## Jean-Jacques Rousseau, Le temps des cerises[1].

### Introduction[2]

Le passage des Confessions de Rousseau narrant ses aventures galantes avec les demoiselles de Graffenried et Galley, est probablement l'un des plus beaux de cette œuvre magistrale. Quelles émotions dans ces quelques pages, et surtout, on le présume pour ceux, qui, pas plus que l'auteur, en leur « folle jeunesse », n'ont été entreprenant et qui préféraient, plutôt que de mener à bien une conquête, en rêver cent autres dont aucune ne leur apporterait jamais aucun désagrément !

Rousseau est un grand maître du langage. Ce n'est pas tellement à discourir de lui qu'on s'en rend le mieux compte, c'est à retaper l'un ou l'autre de ses textes en général, celui-ci en particulier, alors que les mots se suivent sans heurts et que chacun prend sa place naturellement dans la construction de phrases lumineuses dont aucune ne saurait être de trop. On se surprend même, à cet exercice, que l'on devrait faire de même, et qu'à force de répétitions, on en arriverait à un tel sommet d'écriture. C'est un vœu pieux. Ils furent des centaines voire des milliers à avoir parlé de Rousseau, et ceux-là, jamais ne surent l'imiter, si même ils le voulurent. Ils préféraient, parfois lourdement, s'appesantir sur le caractère en apparence pourtant limpide de l'auteur et sur ses conceptions de l'existence qui le sont tout autant. A quoi cela sert-il de trop parler, de triturer les phrases qu'un auteur a posées, de les couper en quatre si ce n'est pas en huit afin de leur faire cracher même parfois ce qu'elles ne contiennent pas ? Et ce ne seront pas ces quelques mots qui démentiront notre méfiance profonde pour toute analyse un peu trop compliquée à notre goût, et dont nous avons souvent l'impression qu'elle manque sa cible !

Quoiqu'il en soit, voici du beau langage. Et du sentiment. Et une belle journée romantique où les acteurs, tout de même, en se poussant un peu, eurent pu connaître des joies plus fortes que celles qu'ils connurent et sans qu'ils ne déméritent ni qu'ils ne déchoient dans ce que d'aucuns auraient pu très certainement qualifier plus tard de libertinage éhonté. Ce fut ainsi, rien ne sert de revenir sur ce qui n'a pas été, ceci dit en supposant que Rousseau n'ait dit que la vérité, toute la vérité, rien que la vérité !

Le temps des cerises. Un moment que l'on voudrait avoir soi-même vécu ! Et en littérature, un véritable monument.

Les Charbonnières, en novembre 2010

[1] Texte tiré des confessions.
[2] Voire autre introduction plus bas.

## *Le temps des cerises*

*Madame de Warens n'avait emmené qu'Anet avec elle ; elle avait laissé Merceret sa femme de chambre, dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de sa maîtresse. Mademoiselle Merceret était un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais assez agréable, une bonne Fribourgeoise sans malice, et à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelques fois un peu mutine avec sa maîtresse. Je l'allais voir assez souvent ; c'était une ancienne connaissance, et sa vue m'en rappelait une plus chère qui me la faisait aimer. Elle avait plusieurs amies, entre autres une mademoiselle Giraud, Genevoise, qui, pour mes péchés, s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle pressait toujours Merceret de m'amener chez elle ; je m'y laissais mener, parce que j'aimais assez Merceret, et qu'il y avait là d'autres jeunes personnes que je voyais volontiers. Pour mademoiselle Giraud, qui me faisait toutes sortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'aversion que j'avais pour elle. Quand elle approchait de mon visage son museau sec et noir barbouillé de tabac d'Espagne, j'avais peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenais patience ; à cela près, je me plaisais fort au milieu de toutes ces filles ; et pour moi-même, toutes me fêtaient à l'envi. Je ne voyais à tout cela que de l'amitié. J'ai jugé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage : mais je ne m'en avisais pas, je n'y pensais pas.*

*D'ailleurs, des couturières, des filles de chambre, de petites marchandes, ne me tentaient guère : il me*

*fallait des demoiselles. Chacun a sa fantaisie ; c'a toujours été la mienne. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité, c'est la volupté qui m'attire ; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la manière de se mettre et de s'exprimer, une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. Je préférerais toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très ridicule, mais mon cœur la donne malgré moi.*

*Hé bien ! cet avantage se présentait encore, et il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de temps en temps sur les moments agréables de ma jeunesse ! Ils étaient si doux ! ils ont été si courts, si rares, et je les ai goûtés à si bon marché ! Ah ! leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai besoin pour ranimer mon courage, et soutenir les ennuis du reste de mes vieux jours.*

*L'aurore un matin me parut si belle, que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer : tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, et*

*qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui*[3].

*Je m'étais insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentait, et je me promenais sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derrière moi des pas de chevaux et des voix de filles qui semblaient embarrassées, mais qui n'en riaient pas moins bon cœur. Je me retourne. On m'appelle par mon nom ; j'approche : je trouve deux jeunes personnes de ma connaissance, mademoiselle de Graffenried et mademoiselle Galley, qui, n'étant pas d'excellentes cavalières, ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mademoiselle de Graffenried était une jeune Bernoise fort aimable, qui, par quelque folie de son âge, ayant été jetée hors de son pays, avait imité madame de Warens, chez qui je l'avais vue quelques fois ; mais n'ayant pas eu une pension comme elle, elle avait été trop heureuse de s'attacher à mademoiselle Galley, qui, l'ayant prise en amitié, avait engagé sa mère à la lui donner pour compagne jusqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiselle Galley, d'un an plus jeune qu'elle, était encore plus jolie ; elle avait je ne sais quoi de plus délicat, de plus fin ; elle était en même temps très mignonne et très formée, ce qui est pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimaient tendrement, et leur bon caractère à l'une et à l'autre ne pouvait qu'entretenir longtemps cette union, si quelque amant ne venait la déranger. Elles me*

[3] A Wootton, en Staffordshire.

*dirent qu'elles allaient à Toune, vieux château appartenant à madame Galley ; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules. Je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignaient pour moi les ruades, et pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient : je pris par la bride le cheval de mademoiselle Galley, puis, le tirant après moi, je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces demoiselles, et m'en aller comme un benêt : elles se dirent quelques mots tout bas ; et mademoiselle de Graffenried, s'adressant à moi : Non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service, et nous devons en conscience avoir soin de vous sécher : il faut, s'il vous plaît, venir avec nous ; nous vous arrêtons prisonnier. Le cœur me battait, je regardais mademoiselle Galley. Oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre ; montez en croupe derrière elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais, mademoiselle, je n'ai pas l'honneur d'être connu de madame votre mère ; que dira-t-elle en me voyant arriver ? Sa mère, reprit mademoiselle de Graffenried, n'est pas à Toune ; nous revenons ce soir, et vous reviendrez avec nous.*

*L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de mademoiselle de Graffenried, je tremblais de joie ; et quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battait si fort qu'elle s'en*

aperçut : elle me dit que le sien lui battait aussi par la frayeur de tomber. C'était presque, dans ma posture, une invitation de vérifier la chose ; je n'osai jamais, et, durant tout le trajet, mes deux bras lui servirent de ceinture, très serrée à la vérité, mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletterait volontiers, et n'aurait pas tort.

La gaieté du voyage et le babil de ces filles aiguisèrent tellement le mien, que jusqu'au soir, et tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avaient mis si bien à mon aise, que ma langue parlait autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dit pas les mêmes choses. Quelques instants seulement, quand je me trouvais tête à tête avec l'une ou avec l'autre, l'entretien s'embarrassait un peu ; mais l'absente revenait bien vite, et ne nous laissait pas le temps d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, et moi bien séché, nous déjeunâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîné. Les deux demoiselles, tout en cuisinant, baisaient de temps en temps les enfants de la grangère, et le pauvre marmiton mangeait son pain, sans mot dire, à la fumée du rôti. On avait envoyé des provisions de la ville, et il y avait de quoi faire un très bon dîné, surtout en friandises ; mais malheureusement on avait oublié du vin. Cet oubli n'était pas étonnant pour des filles qui n'en buvaient guère ; mais j'en fus fâché, car j'avais un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi, par la même raison peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaieté vive et charmante était l'innocence même ; et d'ailleurs qu'eussent-elles fait

de moi entre elles deux ? Elles envoyèrent chercher du vin partout aux environs ; on n'en trouva point, tant les paysans de ce canton sont sobres et pauvres ! Comme elles m'en marquaient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être si fort en peine, et qu'elles n'avaient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée ; mais je crois que les friponnes voyaient de reste que cette galanterie était une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, et leur hôte entre elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîné ! Quel souvenir plein de charmes ! Comment, pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais soupé des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie, mais je dis pour la sensualité.

Après le dîné nous fîmes une économie : au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuné, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois mademoiselle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein ; et de rire. Je me disais en moi-même : Que mes lèvres ne

*sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur !*

Rousseau et mesdemoiselles de Graffenried et Galley cueillant des cerises. Gravure de Barbier l'Aîné.

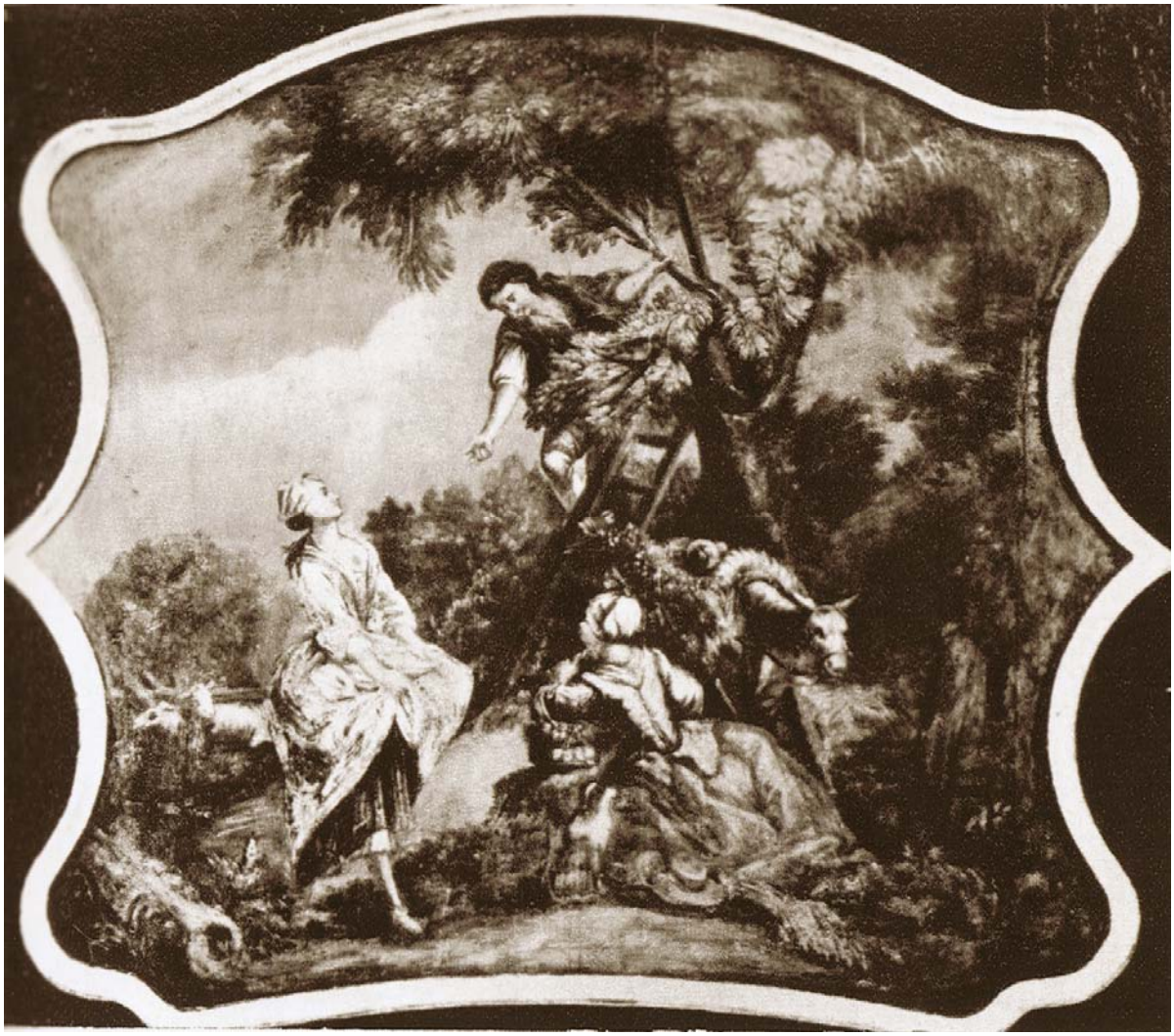
La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, et toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque, pas une seule plaisanterie hasardée ; et cette décence, nous ne nous l'imposions point du tout, elle venait toute seule ; nous prenions le ton que nous donnaient nos cœurs. Enfin ma modestie, d'autres diront ma sottise, fut telle, que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiser une seule fois la main de mademoiselle Galley. Il est vrai que la circonstance ajoutait au prix de cette légère faveur. Nous étions seuls, je respirais avec embarras, elle avait les yeux baissés : ma bouche, au lieu de trouver des paroles, s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'était point irrité. Je ne sais ce que j'aurais pu lui dire : son amie entra, et me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne fallait pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restait que le temps qu'il fallait pour arriver de jour, et nous nous hâtâmes de partir, en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avais osé, j'aurais transposé cet ordre, car le regard de mademoiselle Galley m'avait vivement ému le cœur : mais je n'osai rien dire, et ce n'était pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avait tort de finir ; mais, loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue par tous les amusements dont nous avions su la remplir.

*Je les quittai à peu près au même endroit où elles m'avaient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes ! Avec quel plaisir nous projetâmes de nous revoir ! Douze heures passées ensemble nous valaient des siècles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtait rien à ces aimables filles ; la plus tendre union qui régnait entre nous trois valait des plaisirs plus vifs, et n'eût pu subsister avec eux : nous nous aimions sans mystère et sans honte, et nous voulions nous aimer toujours ainsi. L'innocence des mœurs a sa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle et qu'elle agit continuellement. Pour moi, je sais que la mémoire d'un si beau jour me charme plus, me touche plus, me revient plus au cœur, que celle d'aucuns plaisirs que j'aie goûtés en ma vie. Je ne savais pas trop bien ce que je voulais à ces deux charmantes personnes, mais elles m'intéressaient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que, si j'eusse été le maître de mes arrangements, mon cœur se serait partagé, j'y sentais un peu de préférence. J'aurais fait mon bonheur d'avoir pour maîtresse mademoiselle de Graffenried ; mais, à choix, je crois que je l'aurais mieux aimée pour confidente. Quoiqu'il en soit, il me semblait en les quittant que je ne pourrais plus vivre sans l'une et sans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrais de ma vie, et que là finiraient nos éphémères amours !*

*Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finissent par baiser la main. O mes lecteurs ! ne vous*

*y trompez pas : j'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres en commençant tout au moins par là.*



Autre gravure de l'épisode des cerises. Auteur inconnu.

Introduction de : Jean-Jacques Rousseau, le temps des cerises, Editions Le Pèlerin 1995, collection « Chefs-d'œuvre » no 2.

Combien de discours sur l'homme Rousseau dont la conception toute particulière de la nature et de l'être humain, des rapports qu'ils peuvent entretenir entr'eux, a ouvert, dit-on, des portes multiples au monde occidental et à sa perception des choses sur notre modernité. Ce qui est probablement vrai.

Nous ne nous attarderons pas ici sur le message laissé par notre promeneur solitaire. Plutôt sur sa prose incomparable. La plus belle peut-être, la plus coulante, de notre littérature où nous découvrons à quel point il est doux, il est bon, il est admirable de manier la langue française (à défaut d'une autre !). Quelle volupté en cela. Rousseau l'avait compris qui joua avec elle en artiste et à la perfection pour exprimer les caprices de sa destinée dans ses Confessions, mieux encore l'intensité de sa vie sentimentale et affective. Avec cette langue souple et racée, claire comme de l'eau de roche, il revivait un des plus beaux épisodes de sa jeunesse. Mieux encore, il le recréait à sa guise, il lui donnait les formes pour lui idéales. Et ceci en un texte duquel on ne saurait retrancher le moindre mot. C'est plus que de la prose. C'est une musique, et celle-ci nous enchante. Nous sommes véritablement sous le charme de cette qualité d'écriture. Un exemple.

L'épisode des cerises est ainsi l'un des plus beaux morceaux de la littérature française, l'un de ceux qui nous en font apprécier avec joie et passion la rigueur souple de son ordonnancement, un texte qui se savoure comme un bon vin, ou comme un beau film romanesque en fin de journée. C'est un moment étincelant de la vie d'un homme. Que l'on plaint quelque part. Car celui-ci a beau dire, s'excuser en quelque sorte d'être resté dans les strictes limites de la bienséance, il laisse des regrets, de ceux dont justement nous sommes inconsolables. Surtout de n'avoir pas osé. Car elles étaient si belles et si douces, ses deux compagnes d'une journée, ses presque conquêtes. Mais qui le sait, la retenue exprimée ici de si magistrale manière est peut-être le comble de l'érotisme !

Allons, allons nous aussi cueillir les cerises et non les roses. Et surtout n'en négligeons pas les plus belles, les plus appétissantes qui ont des lèvres de la même couleur et des formes plus douces encore que la main vraiment, voudrait toucher. Il y va de notre honneur d'homme ! De notre bonheur aussi !

Les Charbonnières, le 22 octobre 1995